
JAUME CABRÉ
CONSUMÉS PAR LE FEU
roman traduit du catalan par Edmond Raillard
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

SA SEIGNEURIE, Christian Bourgois, 2004 ; Babel n° 1443.
L'OMBRE DE L'EUNUQUE, Christian Bourgois, 2006 ; Babel n° 1271.
LES VOIX DU PAMANO, Christian Bourgois, 2009 ; Babel n° 1862.
CONFITEOR (grand prix SGDL de traduction, prix *Courrier international* du meilleur livre étranger, prix SOS Libraires du meilleur livre étranger, prix Jean-Morer), Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1389.
VOYAGE D'HIVER, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1636.
QUAND ARRIVE LA PÉNOMBRE, Actes Sud, 2020.

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull

institut ramon llull

Titre original :
Consumits pel foc
Éditeur original :
Edicions Proa, Barcelone
© Jaume Cabré, 2021

Photographie de couverture : © Magdalena Wasiczek / Trevillion Images

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18321-9

JAUME CABRÉ

Consumés par le feu

roman traduit du catalan
par Edmond Raillard

ACTES SUD

Pour Margarida.

Et alors ?

Zvi Katz

… ist dies etwa der Tod ?
(Serait-ce la mort ?)

Rahn de Bavière
Ou peut-être, avant,
Joseph von Eichendorff ?

INCIPIT

Vous avez certainement vu, la nuit, voler une phalène, grande ou petite, maladroite, attirée par la lumière d'une lampe. Il peut arriver deux choses à ce pauvre papillon de nuit : soit il s'éloigne parce qu'un mouvement le distrait et il a la vie sauve, soit il s'approche de la lumière et commence à tourner, pris de frénésie, en une trajectoire hélicoïdale qui s'accélère au fur et à mesure qu'il s'approche de l'ampoule ou de la flamme, et quand il la touche, il est immédiatement carbonisé. Une sorte d'autosacrifice au dieu de la flamme. Si la lumière vient d'une ampoule ou si elle est protégée par un verre, la phalène se dirige droit dessus, pleine d'enthousiasme, sans penser au danger ni au sacrifice. Et elle frôle des congénères qui ont eu la même idée et tracent leur orbite, en une contredanse avide, autour de la lampe. Jusqu'à ce qu'un de ces geckos tendres et pacifiques, de garde sur la paroi de cette lampe en vertu de pactes anciens qui n'admettent pas de discussion, ouvre la bouche et avale la phalène attirée par le rêve de la lumière de sa lanterne. Ce poste de chasse, derrière la lanterne, contre le mur, est une bonne planque, que le gecko doit partager avec d'autres collègues qui eux aussi ont découvert

les avantages de la chasse à l'affût, leur épargnant les courses malaisées sur les murs de la maison, l'arrivée tardive auprès de la moindre bestiole comestible. Si le gecko a de la chance, à la fin de la saison il aura doublé de volume et de poids. Et le nombre de phalènes n'aura pas diminué un seul jour, béni soit le seigneur, et nul ne sait d'où viennent tant de phalènes attirées par la lumière. Eh bien, dans l'histoire que je vais vous raconter, je croyais que j'étais le gecko (pacifique et tendre), mais en réalité j'étais un papillon de nuit grisâtre, ébloui par la lumière, ignorant les dangers qui abondent près des lanternes et la terrible efficacité mortelle de la lumière projetée ne fût-ce que par la flamme d'une humble bougie.

C'est mon histoire, oui. Et aussi l'histoire d'autres gens, oui. Ah ! Et appelez-moi Ismaël. C'est ça, Ismaël, vous avez bien lu. Comme celui de *Moby Dick*, oui. Vous êtes pénibles… Oui, tout le monde me le dit. Mais je n'ai rien à voir, je peux le jurer. Mais je ne crois pas que ce soit la peine.

Ismaël naquit le jour le plus froid de l'année. C'était un dimanche et les rares personnes qui se trouvaient dans la rue à huit heures du soir ne pensaient qu'à se mettre à l'abri le plus vite possible. Le jour le plus froid de l'année et peut-être de la décennie. Son père était flûtiste dans l'harmonie municipale et copiste professionnel de partitions et de parties pour différents orchestres. On dit que Rampal lui commanda la copie d'une cinquantaine de partitions de son répertoire principal et que, de ce fait, il put vivre pendant quelque temps dans une certaine aisance. On le dit, mais personne ne peut le jurer sur la Bible. Quand Ismaël eut dix ans, son père était encore flûtiste et copiste. Et un jour il le fit asseoir devant lui et lui dit mon fils, il faut que tu saches que tu es né du froid et qu'à cause du froid qui lui est tombé dessus ta pauvre mère, mon épouse, a attrapé une pneumonie qui a manqué l'envoyer au ciel. Par ta faute.

— Mais, papa… Je ne savais pas…

— Il n'y a pas besoin de savoir beaucoup de choses, dit mon père sur le ton sentencieux qui le faisait se sentir important, pour être responsable du malheur des autres.

L'enfant réfléchit un moment, au bord des larmes, tellement concentré qu'on pouvait entendre les rouages de sa pensée. Et alors il dit mais maman n'est pas morte de froid, papa.

— Sur ce point, tu as raison. Elle n'est pas morte de froid. Mais elle était déjà atteinte.

— Et j'avais neuf ans quand elle est morte.

— Neuf ans ?

— C'était l'année dernière.

— L'année dernière ?

— Oui.

— De toute façon, depuis que tu es né, elle était tellement fragile qu'elle a fini par mourir à la première occasion. Et mets-toi bien dans la tête que c'est ta faute.

Un enfant de dix ans ne peut pas se rendre compte que son père devient fou. La seule chose qui le remplit, ce fut le chagrin. Et il se mit à pleurer. Et son père marmonna : C'est ça, pleure, il ne manquait plus que ça. Que va dire la petite voisine ?

— Elle peut dire ce qu'elle veut.

Ce n'était pas vrai : il serait mort de honte si Leo le voyait ou l'entendait pleurer.

Après cette conversation, la vie familiale fut très agitée. Les mois passèrent et les années et le père fut victime d'une automutilation de l'index de la main droite qui le rendit incapable de jouer de la flûte et même d'écrire une partition et il déclara au médecin qu'il avait fait ça parce qu'il en avait plein les couilles de ce travail et qu'il voulait se reposer. Il insinua que c'était la faute de son fils, qui n'avait pas fait disparaître les couteaux de la maison. Avant de l'interner dans un asile, on essaya de voir si un travail tout à fait différent lui rendrait son équilibre. Et un esprit

brillant eut l'idée qu'un travail dans une station-service, qui ne l'obligerait pas à réfléchir, était la meilleure façon de donner au père un certain équilibre. Et un jour, alors qu'il découvrait avec curiosité l'apparition de poils sur tout son corps et le manque de contrôle sur sa voix, qui déraillait de façon inattendue, ce qui le mortifiait si Leo, qui était chaque jour plus belle, l'entendait, Ismaël décida de se présenter à la station-service et quand son père eut fini d'abreuver une Ford assoiffée et toute cabossée, qui semblait ne vouloir en laisser à personne, celui-ci, le tuyau encore à la main, interrogea son fils en haussant les épaules, et comme le petit ne disait rien, c'est lui qui lui demanda qu'est-ce que tu fous là au lieu d'être à l'école.

— Ce n'était pas ma faute.

— De quoi tu parles ?

— De la mort de maman. Et de ton accident au doigt.

— Bon, moi je n'ai pas dit que…

— Si, c'est ce que tu dis. Tu m'en veux.

— Allez, va chier.

— Comme tu voudras, dit le garçon sans bouger.

— Ah, tu veux faire le malin, maintenant.

— Papa…

Le père le visa avec le tuyau et dirigea le jet d'essence sur son fils, qui dut se réfugier derrière une Traction étincelante qui entrait alors dans la station-service. Ismaël s'enfuit sans regarder derrière lui, mais quand, tard le soir, après avoir erré dans la ville en pleurnichant, il rentra chez lui, il se trouva nez à nez avec une dame très aimable qui lui demanda s'il était Ismaël et il dit que oui. Et alors, eh bien ton père…